À Saint-Martin, l'avenir en suspens

Un mois et demi après le passage dévastateur de l'ouragan Irma aux Petites Antilles, la reconstruction n'a pas vraiment débuté, on peine à rouvrir les écoles et le secteur touristique est à l'arrêt. Beaucoup d'habitants ont quitté l'île.

Scanned by CamScanner

Ameles a perdu sa maison. Tout s'est effondré dans la mer. Depuis, elle vit chez un ami.

Scanned by CamScanner

À Anse-Marcel, les dégâts sont considérables. L'hôtel Riu et les Marina Suites ont été détruits. La phase de déblayage est encore en cours.

Ci-dessous, ce qu'il reste de l'hôtel Beach Plaza, à Marigot.

Antilles

« Il n'y a que 130 enseignants à l'heure actuelle à Saint-Martin. C'est la moitié de l'effectif normal. » Depuis son bureau, à Marigot, Dominique Boyer tente de faire le point sur ses effectifs. Cet inspecteur de l'Éducation nationale en charge du 1er degré à Saint-Martin et Saint-Barthélemy travaille à remettre sur pied les écoles de l'île. *« Beaucoup de professeurs sont partis après l'ouragan Irma. Plusieurs établissements scolaires sont totalement détruits et ne pourront pas accueillir d'élèves cette année »*, indique-t-il. Pourtant, lors de son déplacement après l'ouragan, Jean-Michel Blanquer, le ministre de l'Éducation nationale, a promis que tous les élèves feraient leur rentrée après les vacances de la Toussaint. Un engagement qui fait tousser de nombreux chefs d'établissement. *« On nous demande de rouvrir dans la précipitation et dans l'urgence les écoles parce que le Premier ministre et le ministre de l'Éducation nationale viennent le 6 novembre,* s'énerve Alain Ambroise, directeur de l'école Marie-Amélie-Leydet, dans le quartier de Concordia. *Dans mon établissement, on a repris le 12 octobre. Mais je n'ai qu'un tiers des élèves présents et 10 enseignants sur 23. Et les conditions sont à peine acceptables : on a de l'eau et de l'électricité par intermittence, il n'y a aucune sécurité pour l'accueil des enfants ! On veut montrer que tout va bien, mais ce n'est pas du tout le cas. »*

Les directeurs ont reçu un texte du rectorat leur imposant la présence de tous les élèves le lundi 16 octobre, jour officiel de la rentrée scolaire à Saint-Martin. Sauf que tous n'ont pas de bâtiment... *« Je n'ai plus d'école, plus d'élèves, et même plus de maison »*, résume Sandrine Malherbe, directrice de l'ancienne école Nina-Duverly. Le bâtiment n'accueillera plus de classes : trop dangereux, impossible à remettre aux normes, il est voué à la destruction. Pour assurer l'année scolaire, la directrice va devoir partager les locaux de l'école Hervé-Williams à Concordia. Les élèves de chaque école iront en classe

Scanned by CamScanner

La maison de Geoffroy Girard, à Marigot, s'est envolée. Elle était en bois. Il ne reste que la dalle et la porte d'entrée. Il vit dans une tente de la Croix-Rouge.

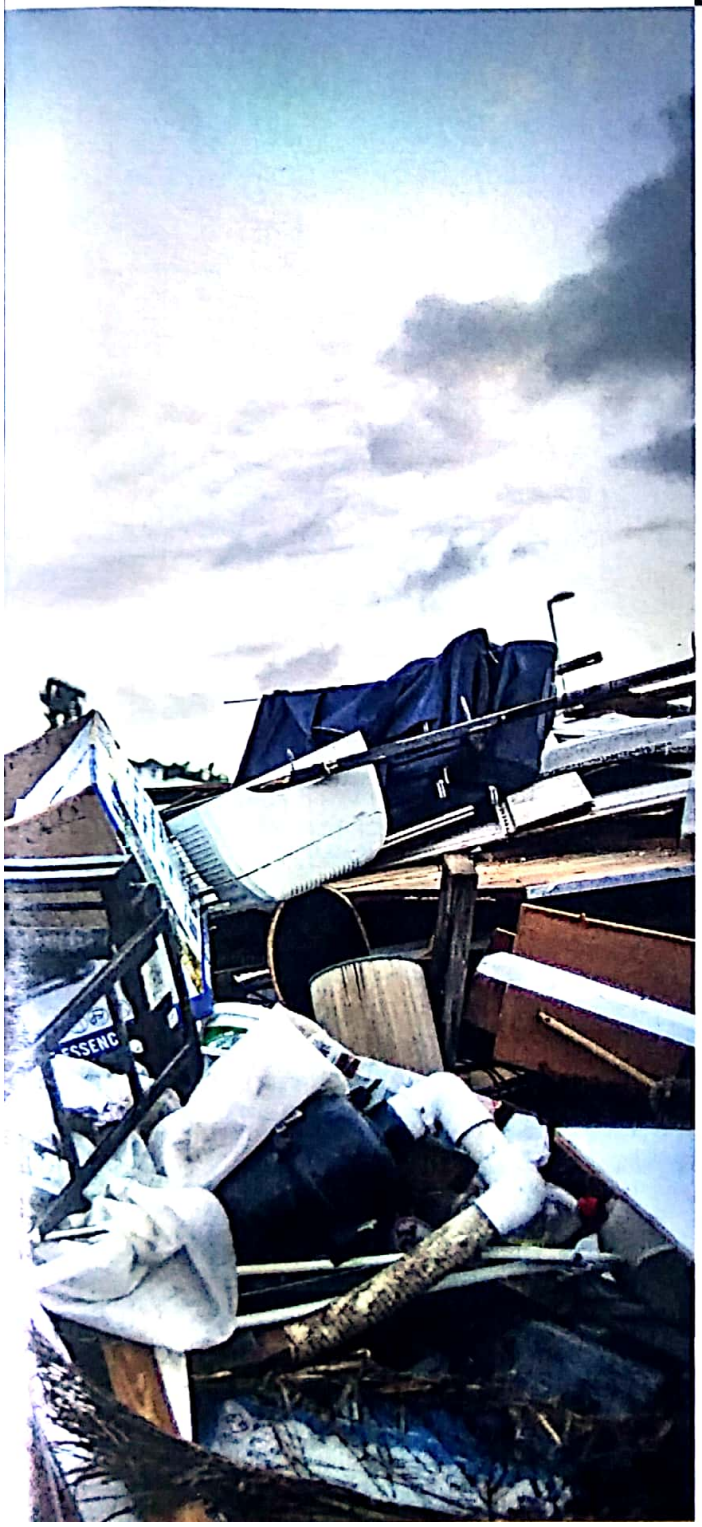
Scanned by CamScanner

Les cours ont repris, mais les locaux manquent. À l'école Hervé-Williams, on héberge différentes écoles. Un système de rotations de classes a été mis en place.

À Oyster-Pond, Roméo et ses amis trient les déchets pour récupérer des choses utiles.

Scanned by CamScanner

Sur le ponton de Grand-Case, les pêcheurs reprennent leur activité. Six semaines après le passage d'Irma, les poissons sont de retour.



cinq heures le matin pour les uns, cinq heures l'après-midi pour les autres, et alterneront une semaine sur l'autre. « *On va faire comme on peut, essayer d'assurer un enseignement traditionnel* », soupire Sandrine Malherbe. Neuf écoles primaires et deux collèges sont concernés par cette situation.

Officiellement, tous les élèves présents à Saint-Martin ont été accueillis dans un établissement scolaire le jeudi 19 octobre, deux jours avant les vacances scolaires, « *pour régler les problèmes pendant les deux semaines de congés* », justifie l'inspecteur de l'Éducation nationale. Pas sûr en revanche qu'il y ait le temps de trouver suffisamment d'enseignants d'ici là... Car les départs se poursuivent. Benoît, un enseignant croisé à l'aéroport, explique entre deux valises ne « *pas pouvoir travailler dans ces conditions* ». Et d'ajouter : « *De toute façon, il reste à peine 30 % d'enfants sur l'île.* »

UN QUART DES HABITANTS SONT PARTIS

La Baie-Orientale est sans doute caractéristique de ces départs précipités. Avant l'ouragan, c'était l'une des plages les plus fréquentées de l'île, réputée pour ses hôtels et ses restaurants les pieds dans l'eau. Aujourd'hui, c'est une ville fantôme. Seuls quelques habitants sont restés. Tout est resté figé depuis le passage de l'ouragan Irma, le 6 septembre. Au milieu des morceaux de tôle et de bois, des toits arrachés jonchent la plage. Le sable a déjà enseveli ce qu'il reste des dalles de béton, fracassées par la mer.

Ceux qui restent et ceux qui partent, c'est la ligne de fracture qu'a créée Irma. On estime qu'au moins un quart des habitants de la partie française sont partis. Les premiers départs ont eu lieu dans les jours qui ont suivi l'ouragan, notamment grâce au pont aérien. Mais une deuxième vague a lieu actuellement. Beaucoup de métropolitains ou d'habitants originaires d'autres îles des Caraïbes réalisent que la reconstruction prendra des années et que le travail et l'argent viendront à manquer dans quelques semaines. Alors eux aussi quittent Saint-Martin.

Scanned by CamScanner

Alain habite sur la marina à Marigot, au second étage d'une petite résidence. Arrivé il y a 27 ans, il a monté son entreprise de stores. Il pensait prendre sa retraite dans quelques mois et profiter de la Caraïbe. Mais Irma a changé la donne : son appartement n'a plus de toit, l'eau et le vent ont tout pris. « *Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ?* demande-t-il en montrant l'état de son logement. *Tout est à jeter ! Je n'ai même pas eu de bâche. Dès qu'il pleut, l'eau ravage le peu qu'il reste, c'est inhabitable. Et je n'ai pas envie de tout relancer.* » L'entrepreneur a décidé d'anticiper sa retraite et de rentrer en métropole, pour « *ne pas vivre les années de travaux et de galères* ».

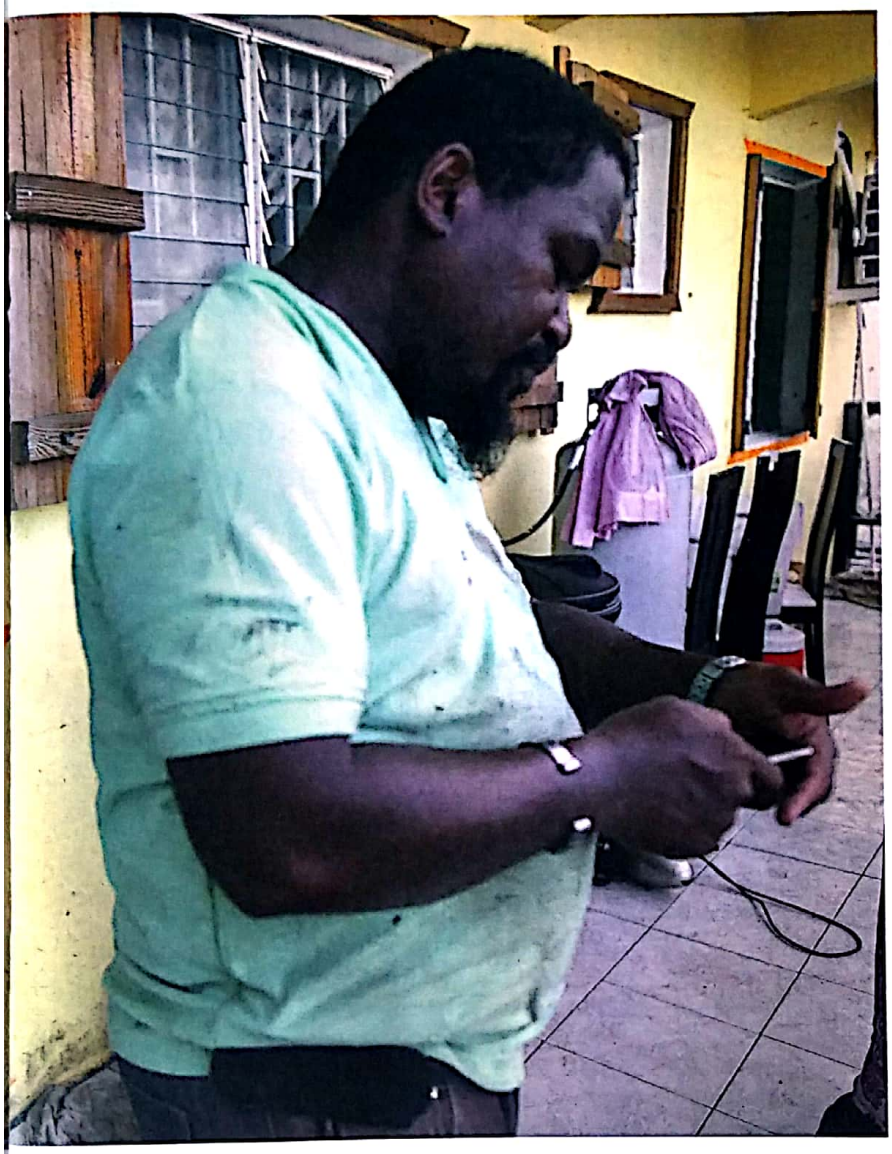
En contrebas de la résidence, Frantz, lui, nettoie tant bien que mal son restaurant, La Petite Auberge des Isles. « *J'ai passé les huit dernières années à travailler sans relâche, sans vacances, pour faire vivre mon restaurant. Je venais tout juste de terminer de rembourser le prêt auprès de la banque.* » L'auberge a toujours son toit, mais l'eau a mis hors d'usage tout l'électroménager. « *On m'a dit qu'il y en avait pour 60 000 euros de dégâts. Et rien n'est assuré, parce que je n'en avais pas les moyens. C'est la catastrophe ! Je dois encore payer mes charges, j'ai ma maison à rembourser et je suis à découvert. Je ne sais pas comment je vais faire.* » Frantz a commencé à faire des demandes de subventions, le seul moyen pour relancer son établissement. Mais au moins a-t-il encore un toit au-dessus de la tête. Entre deux petits immeubles de Marigot, Geoffroy est assis au pied d'une tente. C'est là que se tenait sa maison en bois. « *Elle s'est complètement envolée, il ne reste que la porte d'entrée* », se lamente-t-il. Depuis, il vit dans une tente d'urgence donnée par la Croix-Rouge. Son matelas, il l'a récupéré dans les poubelles. Irma lui a tout ravi : « *Je n'ai pas eu le temps de prendre quoi que ce soit. Je n'ai plus aucun souvenir, même pas de photos.* »

La veille de l'ouragan, de nombreuses zones ont été évacuées à cause des risques de submersion. À Quartier-d'Orléans, la mer a envahi les terres sur plusieurs kilomètres et englouti les maisons de plain-pied. « *L'eau est montée jusqu'en haut* », raconte Adèle, sur la pointe des pieds, pour montrer la trace laissée par la boue. « *Si on était restés, on serait morts* », renchérit son frère, Rodrigue. Une partie de la famille

Se reconstruire

» « *Reconstruire, ce n'est pas seulement assembler des pierres et des morceaux de bois.* » Philippe Gustin, préfet et délégué interministériel à la reconstruction de Saint-Barthélemy et Saint-Martin, mesure les enjeux. Première priorité : « *reconstruire la société* ». À commencer par les écoles. La relance économique est aussi primordiale. « *Il faut trouver des modalités de soutien pour les entrepreneurs, afin qu'ils se relancent* », explique-t-il. Parmi les mesures : l'accès au chômage partiel, la facilitation des licenciements… « *Des salariés ont quitté l'île, mais des patrons aussi. Comment gérer la suite ?* » La reconstruction à proprement parler, l'État n'en est pas le décideur. « *On a notifié la carte des risques à la collectivité. C'est à elle d'éditer son plan d'urbanisme local.* » Les prochaines étapes sont la remise en état du réseau d'eau potable ou encore celui de téléphonie et Internet. Philippe Gustin présentera ses préconisations pour la reconstruction au Premier ministre, Édouard Philippe, le 10 novembre.

Scanned by CamScanner



À QUARTIER-D'ORLÉANS, Rodrigue et sa sœur Adèle. L'homme nettoie sans relâche les petites maisons de sa famille.

occupe les maisons voisines. Depuis un mois et demi, l'homme les nettoie, les unes après les autres. « *Rien n'est récupérable, la boue et l'eau ont tout détruit. Le réfrigérateur flottait quand on est revenus, le mur de l'une des chambres a littéralement explosé. Toutes les affaires sont à jeter* », précise-t-il. Pendant la tempête, Adèle s'est réfugiée chez elle avec ses trois filles. Le toit s'est envolé. Elle devrait bientôt emménager dans la maison de l'un de ses frères, qui est parti aux Pays-Bas. Le reste de la famille n'a pas envisagé un instant de partir. « *Nous n'avons pas de raisons de partir : nous avons encore des maisons et des emplois stables du côté néerlandais de l'île* », explique Rodrigue.

LE CHÔMAGE EXPLOSE

L'emploi, c'est l'autre fossé qui se crée. Dans la partie française, le chômage atteignait 33 % avant Irma. Aujourd'hui, il est estimé à au moins 60 %. Cette année, et peut-être même l'année prochaine, il n'y aura pas de saison touristique dans la partie française. Maria fait partie de ces Saint-Martinoises qui ont perdu leur emploi. Elle travaillait comme superviseuse au Riu, un hôtel 4 étoiles situé à Anse-Marcel, l'une des enclaves les plus luxueuses de l'île. « *Il ne reste presque rien de l'hôtel* », explique-t-elle, assise devant sa petite maison de Sandy-Ground. Reynalka, sa fille de 8 ans, pointe du doigt un tas de gravats. « *Ici, c'était ma chambre.* » Les vagues ont emporté les murs extérieurs et le sol en béton. Désormais, c'est la mer qui s'est installée dans la chambre des enfants. « *Je vais avoir besoin d'argent, pour vivre, reconstruire ma maison, mais je ne sais pas quand j'aurai de nouveau du travail* », poursuit Maria.

LA CRAINTE DES PILLAGES

À deux pas de chez elle, deux jeunes hommes plaisantent en regardant les curieux abasourdis devant un voilier logé dans le salon d'une maison. « *Ça tombe bien, on voulait partir en croisière !* » À l'image de ce bateau, c'est l'ensemble du secteur touristique qui est aujourd'hui à l'arrêt. La situation d'Anse-Marcel en témoigne. « *Les immeubles sont presque tous à raser ici* », détaille le propriétaire d'un complexe de villas qui surplombent la baie. Dans le milieu, on préfère ne pas trop s'étendre, histoire de ne pas faire fuir les quelques touristes qui souhaiteraient malgré tout venir. « *Mais il va falloir des mois pour que les assurances estiment les dégâts. Et il n'y a aucun matériau sur l'île. On dit que tout va bien, mais c'est du vent. J'ai perdu 5 millions d'euros d'immobilier. Ils ne seront pas remboursés, car pas assurés, ça coûtait trop cher. De toute façon, les vols qui ont eu lieu après ne sont pas pris en compte par les assurances...* »

Si l'ouragan reste dans toutes les têtes, les pillages ont marqué la population par leur violence. « *On a vu le meilleur, mais aussi le pire* », témoigne Larissa, assise au milieu de ce qu'il reste de sa maison : une façade bleue et des morceaux de bois. « *Des gens se sont organisés pour piller. Les habitants ont pris peur et ont fait partir les enfants, moi la première !* »

Malgré tout, la vie quotidienne semble reprendre. Les supermarchés sont approvisionnés, le courrier de nouveau distribué, l'électricité rétablie. Mais pour Larissa, l'avenir semble incertain. « *Dans deux ou trois mois, les choses vont s'envenimer,* prédit-elle. *Beaucoup de personnes n'ont plus de travail, les patrons sont en train de se barrer. Et si les magasins sont pleins, les caisses sont vides. Quand les distributions alimentaires cesseront et que les militaires partiront, les pillages recommenceront.* » Tous les habitants ne sont pas aussi résignés ou pessimistes. Beaucoup croient en l'avenir de leur île, mais ils savent qu'il ne sera pas le même pour tout le monde. En tout cas, pour Larissa, « *le Saint-Martin que l'on connaissait n'existe plus. Il faut que l'on s'y fasse* ». ❞

TEXTE **JULIETTE LOISEAU** PHOTOS **CATALINA MARTIN-CHICO**

Scanned by CamScanner